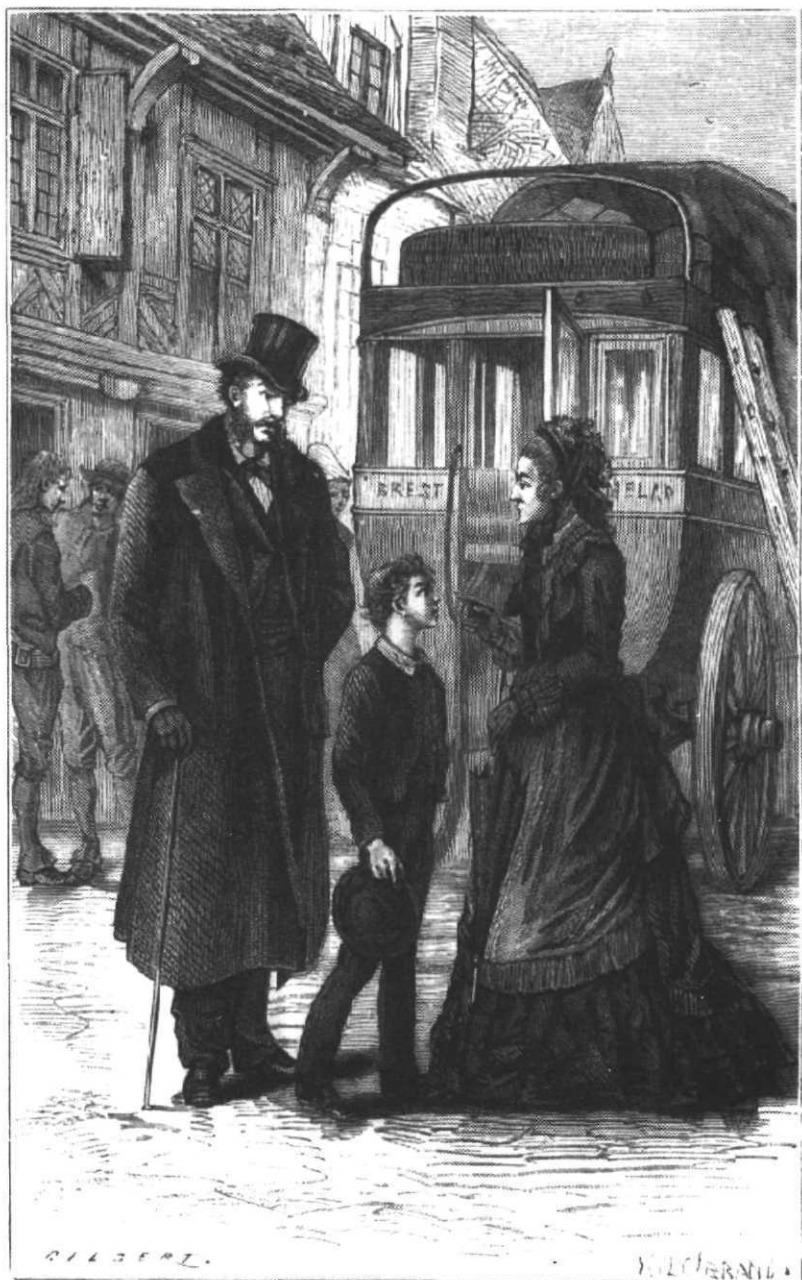




« Veuillez écouter mes dernières recommandations. »

Cadok, ill. Gilbert, Librairie Hachette

CADOK, de Zénaïde FLEURIOT

par Francis Marcoin

Il reste dans ce prénom de Zénaïde, un souvenir des anciens romans vaguement exotiques. Le peu qu'on sait généralement de Zénaïde Fleuriot nous entretient dans cette image d'un démodé, d'une vieille province rêveuse au romanesque peu à peu confit en dévotion. Une Emma qui ne serait pas devenue Mme Bovary, qui se serait réfugiée dans un rôle d'éternelle préceptrice. Il est d'usage, à la suite de Marie-Thérèse Latzarus et de Jean Calvet, de l'opposer, elle, l'idéaliste, à l'autre, la réaliste comtesse de Ségur, chez qui on serait bien en peine de trouver le moindre élan vers ces fadeurs.

J'ouvre au hasard ou presque, la première page d'un de ses romans pour jeunes filles, *Marga*, paru dans la collection Stella du « Petit Echo de la Mode » :

« Le matin chante son hymne au Créateur : comme sa voix est mélodieuse et fraîche ! quels doux et pénétrants accents vous avez, rosées brillantes, premiers souffles, premières clartés, air limpide, murmures voilés ! »

Comme dans les images de communion, l'« inexprimable poésie de cette heure délicieuse » réside toute entière dans des voiles virginaux chargés de redire sans cesse la pureté. Le début de *Cadok* manifeste ce

même goût pour l'estompe qui nous fait voir la petite ville de Pontmellac au travers d'une brume transparente. Mais, moins naïve qu'il n'y paraît, l'auteur ne craint pas de tirer « *ce voile nuageux (qui) seyait bien à ces vieilles habitations fort délabrées sous la lumière éclatante du soleil* »... Tour à tour draper et découvrir la triviale réalité, c'est ce à quoi s'évertue *Cadok*, roman étonnant, qui conforte et détruit à la fois l'attente que nous pouvons avoir en ouvrant un livre de Zénaïde Fleuriot.

Un monde anachronique

Quel ouvrage mériterait plus de figurer dans une suite de lectures anachroniques ? Il y est d'abord question d'un jeune garçon accompagné de vieilles gens dont la tenue « parle en même temps d'opulence et de pauvreté », sur fond de fenêtre ogivale et de mignonne tourelle gothique. Mais ne faisons pas trop les malins. Cette littérature est, d'une certaine façon, réactionnaire, mais elle l'est en toute connaissance de cause. Et quelle vaine supériorité ce serait de se contenter de dénoncer un monde qui se donne de lui-même déjà anachronique, aussi désuet que celui d'un Barbey d'Aurevilly : Pontmellac

et ses vieux hôtels font furieusement penser au Valognes des *Diaboliques*. Mais la province dans son ensemble n'est-elle pas durablement le lieu romanesque où le temps semble s'être arrêté ? Chez Proust, peut-être, mais il n'en est rien ici, et M. de Kerhaliguen, le grand-père de Cadok, comme sa sœur, Melle de Kerhaliguen, deux vieux aristocrates ruinés, le savent mieux que n'importe qui ; la décrépitude de leur demeure n'a d'égale qu'une effrayante lucidité devant cette apparente suspension du temps, en fait une lente et inexorable chute. Au début de *L'Ensorcelée*, Barbey prédit la fin des landes, il sait bien, comme Stendhal que la province est affreusement moderne et que désormais tout y est soumis au rendement.

Sur ce point, il faudrait aussi se reporter longuement à Balzac, chez qui la lenteur, l'immobilité, font le lit de l'affairisme le plus achevé. Balzac, un des modèles littéraires de Zénaïde Fleuriot, comme nous l'indique son neveu Francis Fleuriot-Kerinou (*Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, Hachette, 1897). Qui en douterait doit lire *Cadok*, dont la première scène se joue chez un notaire ; la mièvrerie y fait place à l'ironie, sur l'évocation de papier timbré, que la caustique Melle de Kerhaliguen s'obstine à traiter de « grimoire ». Quant au notaire, il ne restera pour elle qu'un « petit tabellion », et tout est dans ce déplacement du langage, dans cette traduction perpétuelle en français d'Ancien Régime, dont Zénaïde Fleuriot nous fait sentir à la fois le salé et le fané. Le goût de la langue, c'est le dernier bien inaliénable de Melle de Kerhaliguen, ce dont aucun paysan madré ne pourra se saisir, lors même que toutes les possessions de la famille sont vendues ou hypothéquées (l'hypothèque, mot balzacien par excellence).

Une ruine pour cause de révolution, pense-t-on. Mais ici les châteaux ne sont pas partis en biens nationaux, et ce sont les « entre-

prises hasardeuses » qui ont eu raison de l'héritage. Car M. de Kerhaliguen est un inventeur qui espéra faire fortune.

Encore une complication. M. de Kerhaliguen ne s'est pas retranché dans la bouderie toute aristocratique des « ultras ». Il a fait de la politique, de la science, du commerce, il a tout perdu. Ainsi Zénaïde Fleuriot attaque-t-elle moins le progrès que le règne de l'argent, et M. de Kerhaliguen n'est pas chez elle une figure isolée d'entrepreneur, puisque M. Dominique Blouan, dans *Marga*, réussit là où le premier a échoué : « Heureusement qu'après le savant, le pauvre vieux rêveur de savant, vient l'industriel, et avec l'industriel l'ouvrier, puis la machine qui, mue par la force intelligente de l'homme, met en action les forces passives de la nature. Quel spectacle pour nous que cette usine, Marga ! »

Une vieille demoiselle indigne

Donc, une famille victime à la fois de son archaïsme et de sa modernité, deux traits que l'on retrouve dans le vocabulaire de Melle de Kerhaliguen, laquelle se déclare à demi parisienne et se trouve prise de « spleen » quand Pontmellac est trop tranquille.

Jamais dupe d'elle-même et de sa prétention à renouer avec le « bon temps », elle constitue ce que nous pourrions appeler l'« attraction » principale du livre, par la vivacité de son esprit, son goût de l'image et de l'autodérision. C'est un feu d'artifice perpétuel qui lui permet en quelque sorte d'entretenir son goût pour la prodigalité. Ayant dû quitter son hôtel de Pontmellac pour habiter les bâtiments d'anciennes Pêcheries, elle se déclare « parquée comme une huître », et baptise son salon du nom pompeux de « Salle du Trône » en raison d'un fauteuil, dernier vestige de la splendeur disparue. Mais il faudrait citer les scènes dans leur entier pour faire sentir cet art de la parole, cette façon

réjouissante de se lancer à soi-même ses propres flèches. Ainsi, obligée de voyager dans une charrette avec de jeunes veaux, pour aller « caserner » son neveu, c'est-à-dire le mettre en pension : « *Ah ! nous voyageurs en bonne compagnie* », [...], « *ces petits animaux ont de fort beaux yeux mélancoliques et ne sont pas quiteux comme certains de leur semblables. Je n'aurais pas accepté des cochons, qui vont toujours grognant. Des veaux, cela s'accepte. Des cochons, c'est une autre affaire. Je ne voudrais pour rien au monde voyager dans votre carriole quand elle est pleine de ces groins enragés* ». Et à Cadok, pour brusquer le départ : « *Allons c'est assez d'adieux comme cela [...] vous allez donner des idées aux petits veaux, qui ont bien quelque chose à regretter eux aussi ; sans compter que vous, du moins, on ne vous mène pas à l'abattoir [...] Imité la patience de vos compagnons de voyage, et n'allez pas leur rappeler intempestivement leurs pâturages. Il ne me conviendrait pas d'entrer à Pontmellac au milieu des braiments de ces innocentes bêtes dont les côtelettes en papillotes feront, cette semaine, leur entrée sur la table des gens de Pontmellac* »...

Une étude de mœurs qui est aussi une leçon de langage, avec une vieille demoiselle indigne qui ne peut prétendre à l'exemplarité supposée des livres de la Bibliothèque Rose. Aucune fadeur ou mièvrerie chez elle, une vraie bonté mais de l'emportement, de l'opiniâtreté dans l'amour-propre. Elle est tout simplement intéressante. Ainsi, pour bien traiter un ami de passage, n'hésite-t-elle pas à sacrifier une poissonnière en cuivre contre un bon déjeuner préparé par le restaurant d'à côté. La ruine, les soucis du lendemain, n'entament pas la volonté de paraître, dans un hôtel presque entièrement démeublé, où l'on est obligé de brûler les derniers tilleuls. Quelle éducation pour le jeune orphelin Cadok, auprès d'un grand-

père et d'une tante eux mêmes non pas retombés, mais restés en enfance, et victimes d'une société dominée par les plus malins !

Les errements de l'éducation

Nous n'avons pas encore beaucoup parlé du jeune Cadok. Ce n'est pas qu'il manque d'intérêt, mais c'est en allant qu'il va s'imposer, et manifester au moins autant de tempérament que sa grand-tante. On voudrait nous faire croire un instant que son éducation négligée justifie le propos du livre. Le lecteur en retirera plutôt, comme on peut s'y attendre, une idée assez agréable de la liberté et du vagabondage, tout cela autorisé par l'absence de parents. Cadok use d'une dialectique et d'une tactique des plus achevées pour échapper aux molles tentatives qui sont faites pour l'instruire. De toute façon, Zénaïde Fleuriot ne milite pas pour l'instruction obligatoire. Nous l'avons vu, elle finira bien par envoyer Cadok au collège, mais quant aux petits pauvres, elle les juge plus intelligents lorsqu'ils ne sont pas gâtés par un vernis de savoir. Les simples, les illettrés savent réfléchir, et la prière notamment est pour eux le mode de réflexion qui permet de faire retour sur l'existence : l'homme n'a pas besoin d'instruction pour comprendre l'admirable enchaînement et la suprême logique des enseignements religieux, pour connaître en gros l'histoire du monde.

Sagesse de la résignation, sans nul doute, et à ce titre disqualifiée pour nous. Mais elle offre aussi de « réfléchir en son cœur », une très belle formule qui lui permet de compter pleinement dans l'humanité les plus démunis. Comme Barbey encore, Zénaïde Fleuriot rêve d'un peuple à la fois noble et ignorant, échappant à l'individualisme moderne et au besoin de se faire une situation. Cadok lui-même peut croire qu'il aura la même vie que son compagnon de jeu, et sur ce bord de mer loin de tout, où se sont exilés les Kerhaguen, il y a comme un reste de cet Ancien

Régime, mais d'un Ancien Régime recréé à la lumière de la Révolution : quand le prêtre refuse de régler l'heure des offices religieux sur la seule convenance de Melle de Kerhaliguen, il considère d'abord les intérêts de la communauté, car le pasteur appartient au troupeau et l'église est « démocratique » !

Il faut insister sur le caractère « dialogique » du propos, adoptant tour à tour le point de vue de chacun de ses personnages, en sorte qu'on ne saurait mettre au compte de l'auteur tout ce qui est proféré. Sauf quand elle exerce directement son ministère par une homélie bien sentie, mais qui ne suffit pas à en faire la seule source d'autorité, comme si elle devenait un personnage parmi d'autres.

Tel est le lot du romancier, contraint d'inventer des personnages qui finissent par le concurrencer. Melle de Kerhaliguen sur ce plan est redoutable, mais on peut penser que Zénaïde Fleuriot y a mis quelque chose d'elle-même. Pour une honorable préceptrice, quelle jubilation à se portraiturer en vieille tante indigne, si peu soucieuse de l'avenir de son neveu ! précisément son propre neveu et biographe nous apprend qu'il lui arrivait d'en avoir assez d'une trop grande sagesse.

Mais si les vieux Kerhaliguen abdiquent toute prétention à jouer leur rôle de tuteurs, il manque quelqu'un auprès de Cadok, une figure suffisamment forte pour le guider, ou pour le dévoyer. Aussi, après quelques dizaines de pages, voit-on apparaître un homme de très haute taille, « ce bandit de Jean Minuit » qui sera en même temps le porte-enfant (comme dirait aujourd'hui

Michel Tournier). Encore un personnage problématique, inquiétant, grossier, brutal, mais adroit au travail, excellent pêcheur, et bon pour l'enfant qu'il initie au rêve et à l'aventure.

L'aventure ! Tout à coup c'est la nuit, la tempête et la contrebande, une ébauche de *Moonfleet* qu'il nous faut payer cependant par un tableau des méfaits de l'ivrognerie. On ne se lassera jamais de dire à quel point le souci d'édification a partie liée avec le drame. Alors, la vie s'accélère, et Cadok touche l'horreur de près, mais cela seul va permettre la conclusion du récit. Ou plutôt une double conclusion, car il s'agira d'abord pour le contrebandier de s'amender, en renonçant à l'eau-de-vie, puis pour Cadok d'aller enfin s'instruire, après avoir risqué le naufrage, dans tous les sens du mot.

« *Qui résiste au gouvernail obéit à l'écueil* », tel sera l'axiome proposé en conclusion. Mais quel contrat poursuivait donc Zénaïde Fleuriot ? On ne savait pas les petits lecteurs de la Bibliothèque Rose menacés d'alcoolisme ou de vagabondage. Une fois de plus la littérature enfantine nous montre qu'il s'agit moins pour le lecteur de fortifier son identité que de la perdre, au moins momentanément, en écoutant les diverses voix du monde. *Cadok* nous offre une plaisante polyphonie qui en outre nous apprend comment l'art du langage peut consoler de vieilles personnes, celles-là même qui n'ont su se diriger dans la vie. Car la grandeur du roman, c'est de savoir parler aussi des perdants, et la littérature enfantine, qu'elle le veuille ou non, ne cesse de mettre en scène les errements de l'« éducation ». ■